

Bastien Lallemand

LA MAISON HAUTE

C'est un album qu'on attendait avec d'autant plus d'impatience qu'il est, pour partie, né sous nos yeux (entendons : en public). Pour mémoire : on connaît Bastien Lallemand depuis « Les premiers instants » (2003) ; puis étaient venus « Les érotiques » (2005) et « Le verger » (2010). Mais où était donc passé le chanteur depuis cinq ans ? Il faisait la sieste. À plusieurs de surcroît. Oui, depuis cinq ans, Bastien Lallemand propose aux quatre coins de la France et à l'étranger une expérience singulière : la sieste acoustique, un moment d'abandon et d'écoute inédite durant lequel le public est invité à s'allonger dans l'obscurité et à se laisser bercer par une poignée d'artistes qui chantent et disent des textes sous la lueur toute poétique d'une simple ampoule suspendue. C'est ainsi que, sur la route, et toujours accompagné par ses complices (une « tribu musicale » à géométrie variable), Bastien Lallemand a écrit, composé et, dors et déjà, *joué* un certain nombre de ses nouvelles chansons. D'où le désir légitime de réunir ce même petit monde en studio et d'enregistrer l'album « en live ». Les voilà donc réunis, celles et ceux qui l'ont accompagné et qu'il a lui-même accompagnés dans la demi-obscurité : JP Nataf et Seb Martel (les « réalisateurs »), Maëva Le Berre, Jean Thevenin, Pascal Colomb, Pierre-Olivier Fernandez, mais aussi Albin de la Simone, Maissiat, François Breut, Katel, Diane Sorel, les Innocents... Sans oublier Charles Berberian pour « dessiner » l'enregistrement et illustrer le journal de création qu'on pourra trouver à la sortie des concerts au côté de l'album. Autant dire que « La maison haute » est, en premier lieu, une maison d'hôtes. Il faut les imaginer : calfeutrés au studio Vega (au pied du Mont Ventoux) autour du chanteur et de sa Gretsch, enregistrés sur bandes analogiques de là à saisir la chaleur organique et humaine de l'aventure.

Douze chansons donc, et autant d'histoires. Une sorte de recueil de nouvelles chantées, avec ses décors et ses personnages ; des récits ciselés et un art subtil de la chute. Sujet ? L'amour. Ou plus exactement : la possibilité ou l'impossibilité de l'amour. Car s'il est une chose que nous partageons, c'est bien d'avoir à notre actif quelques amours « à terre », menacées, parfois disparues mais dont l'empreinte nous suit comme une ombre. « Un million d'années », qui résonne à la porte d'entrée de la maison, est bel et bien un générique, déjà cinématographique et on ne peut plus intrigant : un amour

(illégitime) a pris corps ici et c'est son fantôme qui se voit convoqué par la voix du chanteur. Les guitares de « Rondes de nuit » finissent de camper le décor de cette bâtisse qu'on imagine non loin de la plaine tout à la fois inquiétante et fascinante d'un western moderne. C'est un amoureux esseulé qui est là, *poor lonesome cowboy*. Mais ne sommes-nous pas tous irrémédiablement seuls avec nos amours sur les bras ? On entendra la voix de sa Calamity Jane dès « Le vieil amour », duo où il est question d'une passion fourbue qui n'a plus que la peau sur les os ; et de se souhaiter, avec une tendresse amie et distanciée, un bel amour à venir... On approchera un autre amour, glaçant celui-là, dans « Un fils de Dieu » : le fanatisme. On fuira sur les eaux d'un lac dans « Au loin la côte ». On épiera, avec « Les ombres », la chorégraphie de deux corps qui semblent s'aimer jusqu'à – peut-être – pouvoir se tuer. Et puis, il y a la malice, un trait qu'il ne s'agirait pas d'omettre s'agissant de l'animal Lallemand : dans « Les fiançailles », le cowboy (décidément *lonesome*) donne sa démission et préfère la tangente au mariage ; « Scène de crime » et son amour assassiné tendent vers la parodie et la gouaille, façon *Tonton flingueurs*. Sans oublier ces magnifiques déclarations d'amour ou de désamour dont les titres parlent d'eux-mêmes : « Longue nuit », « Le fossé », « L'attente », « L'ombre »...

Dans ce minimalisme musical subtil, on percevra des clins d'œil délibérés au rock américain et des arrangements d'autant plus riches qu'ils ne haussent jamais le ton mais réservent des surprises presque à chaque virage. Bastien Lallemand, lui, nous parle droit dans les yeux. De nos amours. La fresque est intime : le pouls en cinémascope, branché sur le cœur.

Arnaud CATHRINE